

Les masques noirs

extrait de "Les contes de l'inadapté"
texte intégral disponible sur Kobo.com



crilef.fr
crilef@free.fr

Les masques noirs

Double événement, j'emménage dans un nouvel appartement et j'ai rencontré Corinne. Je ne sais pas lequel des deux est le plus important. Je ne sais pas si je suis inconsciemment responsable de leur concomitance. Il paraît plausible qu'une sorte de force souterraine ait mis dans ma vie une aide pour remplir le temps et l'espace de ce lieu particulier.

*

Elle entre et me jette un regard profond mais bref. Un regard que je n'étais pas sensé capter il me semble. Un regard qu'elle aurait souhaité que je ne capte pas c'est pourquoi elle tourne la tête vers l'un des deux miroirs que j'ai positionnés sur les murs. Elle se regarde et me regarde par l'intermédiaire des deux miroirs ; je la vois faire ce petit jeu sans rien dire. Les miroirs sont finalement pratiques, ils nous permettent de nous regarder en conservant une certaine distance. Le fait est que nous sommes en ce moment bien trop proche physiquement pour se regarder dans les yeux directement.

Parfois Corinne entre chez moi et se rue directement sur la terrasse, sans un mot. Ces soirs-là, je peux éventuellement espérer l'échange d'un regard. Ces soirs-là, je les passe tout seul chez moi alors que Corinne est allongée sur le transat hypnotisée par le ciel étoilé. J'ajoute que jusqu'à ce jour, elle n'a jamais eu de geste affectueux vers moi, si ce n'est dans le cadre d'un rituel automatique. Je pourrais trouver ce traitement un peu rude mais je vois les choses à l'inverse. Bien sûr, dans une relation amoureuse classique, les deux personnes deviennent amant inéluctablement ; le corps de l'un appartient au corps de l'autre et inversement. Corinne au contraire maintient entre nous une distance infranchissable ; mais cette distance existe surtout entre nos deux corps. Sur le plan des sentiments, sur un plan immatériel, nous sommes presque un couple au sens classique du terme. Vraiment. Je suis sûr que quand nous ne sommes pas ensemble, elle pense à moi. Notre relation est

austère mais quand même privilégiée. Je sais que je peux la regarder de près et lui parler d'une façon affectueuse comme personne. Nous vivons en fait une véritable intimité même si nos corps ne sont jamais en fusion et que cette intimité est contrôlée au millimètre par Corinne.

*

J'invite Corinne à me rejoindre dans le salon, la pièce contiguë. En entendant le son de ma voix, elle cligne des yeux. Le salon est une pièce immense et complexe, éclairé par plusieurs fenêtres de tailles variées dont une baie vitrée qui ouvre sur la terrasse. Dehors, j'ai positionné un transat et une chaise pliante, avec entre les deux une grande table basse. Sur cette table, j'ai entassé tout ce que j'ai pu trouver de facile à avaler dans mes placards. J'ai également rapporté quelques plats du traiteur.

La soirée va être longue. Nous serons protégés par le surplomb de la terrasse de l'appartement du dessus ; nous pourrons rester toute la nuit si le spectacle nous retient. De ma terrasse, la vue est relativement large pour un centre ville. On voit quelques peupliers à une centaine de mètres, des jardins séparés par des murets et, derrière les arbres, d'autres habitations suffisamment éloignées pour considérer que notre intimité ici est préservée.

Nous attendons l'orage, positionnés l'un et l'autre à distance raisonnable, la table de nourritures comme frontière entre nos deux corps. Depuis quelques minutes déjà les éclairs nous offrent un feu d'artifice minimaliste. Par intermittence une ionisation brève de filaments d'atomes de l'atmosphère illumine notre duo. Le rythme des prises de nourritures de la main de Corinne sur ma gauche se ralentit.

Nous entrons peu à peu tous les deux dans la longueur d'onde émotionnelle du spectacle du ciel ; au même moment, nos esprits se concentrent, ralentissent et se mélangent. Sans effacer la réalité matérielle du lieu où nous sommes, ni nos entités psychologiques, celles-ci se placent à un second niveau. Dans le premier niveau, il y a le cœur de la nuit, l'espace sombre et infini devant nos yeux, l'espoir d'une valse des sens.

Des effluves d'humidité commencent à recouvrir les senteurs de nourritures venant de la table basse. La pluie approche ; l'eau des nuages tombe déjà sur la ville, à proximité du quartier. Nous l'entendons, un bruit homogène, sans rythme, un son continu. Pas de variation. Un déluge ? Corinne repose nerveusement une bouteille et renverse un bocal.

Nous y sommes. La pluie est sur nous, sur nos têtes, dans notre espace vital. Une arrivée brutale et triomphante. Devant nos sens, le ciel qui s'écroule. Les nuages qui se laissent tomber tels quels par terre. Pas de goutte de pluie : des barriques, des piscines, des sacs d'eau géants. Oui, il tombe des nuages entiers comme si le ciel était un unique nuage et les gouttes de pluie des sous-nuages. Phénomène nouveau et disproportionné qui produit sur un humain un effet effrayant et hypnotisant. Un vacarme qui fait mal aux oreilles car les tonnes d'eau qui dévalent de si haut sont brusquement stoppées par des objets durs, inadaptés, produisant des sons brutaux et des éclatements. De l'eau nous atteint. Nous restons fascinés, paralysés.

La terrasse devient un bateau qui ne peut chavirer. La nuit va être longue et je crois que nous finissons par dormir comme ces navigateurs qui sommeillent dans la tempête, les sens toujours en éveil. Les écuelles de nourritures seront baignées de pluie ; je regarderais longuement Corinne sans parvenir à savoir si ses yeux sont clos.

*

Corinne me raconte sa journée. Elle était heureuse de marcher de nouveau dans la ville, dans les rues nettoyées de la ville, s'est promenée longuement dans différents parcs et a sillonné les ruelles anciennes du centre piétonnier comme à son habitude. A proximité de la galerie marchande, elle a remarqué un petit groupe de personnes, debout, statiques et silencieux, chacun le visage dissimulé par un MASQUE NOIR. Ils n'étaient pas agressifs ; ils l'ont simplement regardée dans les yeux, elle, avant de fixer la personne suivante qui arrivait derrière. Par la suite, elle en a croisé d'autres au centre ville. Tout

le long de la grande rue principale étaient postées quelques-unes de ces sentinelles, totalement silencieuses, le visage caché derrière un masque noir. Elle en a repéré également aux abords de grands carrefours, cherchant les yeux des automobilistes à travers les pare-brises. Au quatre coins de la ville, elle a rencontré des MASQUES NOIRS, postés en petits groupes, délivrant un message silencieux, une méditation solennelle. Elle a réfléchi au sens de leur manifestation. Elle m'en fait part :

- Ils portent un masque parce qu'ils ne peuvent plus parler ; il n'y a plus de mot pour dire ce qu'ils ressentent. Les mots sont vains.

- Pas sûr. Ils peuvent aussi vouloir dire que l'on parle trop et n'agissons pas assez ; que le temps de la parole est passé et celui des actes arrivé. La couleur noire est agressive mais j'ai l'impression qu'ils proposent une sorte de méthode.

- Quelle méthode ? Ils sont désespérés ; le noir est la couleur la plus pessimiste qui soit. Il se cachent le visage comme s'ils avaient honte d'eux-mêmes. Je crois qu'ils annoncent plutôt la fin du monde et nous invite à tout arrêter pour en contempler simplement le déroulement. Peut-être que la fin du monde sera suffisamment progressive, pas trop brusque, pour constituer un bon spectacle.

- Tu es sérieuse ? Ils veulent au contraire faire réagir. Le calme, le silence et l'immobilité sont des états qui dénotent dans le contexte de surexcitation du monde moderne. On va les remarquer bien mieux que s'ils couraient dans tous les sens. Quelqu'un qui te regarde fixement dans les yeux sans bouger est plus inquiétant qu'un autre qui hurle en s'agitant. Le noir symbolise l'urgence de la situation. On est au bout du bout ; la couleur ne peut pas être plus sombre. Enfin, une autre signification évidente : les masques à poussières sont blancs à l'origine ; ils sont devenus noirs vraisemblablement à cause de la pollution. C'est assez pédagogique, l'image peut marquer les esprits.

- C'est vrai, je l'ai perçue. Ils semblaient dire : voilà ce qu'on respire, voilà la couleur de l'oxygène qui descend dans nos poumons et imprègne finalement l'ensemble de nos cellules. Ils nous annoncent que bientôt notre sang sera noir ou gris comme la fumée qui s'échappe des voitures et des industries... Il faudrait quand même leur demander si nos interprétations sont correctes.

- Ils ne nous répondraient pas. Ouvrir la bouche briserait leur message. Le silence est la base de leur manifestation.

*

Corinne se meut dans mon salon, change lentement de place. Elle vient juste d'y entrer et cherche encore le meilleur positionnement pour se sentir vraiment bien, la position idéale dans laquelle sa respiration serait spontanément fluide. Elle parle sans s'interrompre mais alloue une partie de sa concentration aux mouvements de son corps passablement habile vu la clarté de son propos et l'attention qu'il suppose mobiliser. Ses mots sont l'écho du monde extérieur d'où elle vient et dont elle essaie lentement de se défaire comme un manteau pour endosser un habit plus léger, celui du lieu de vie où elle se trouve, en l'occurrence chez moi. Ses mots sont comme un soleil de plomb. Dans ses phrases on entend des masses métalliques craquer et des gens en sueur, des enfants qui marchent lentement, un sol qui suinte et qui colle, une vie qui sommeille écrasée de canicule, une machine urbaine au ralenti comme subissant une triple gravitation.

Elle s'assoit par terre dans un coin du sol constitué de tommettes. Elle s'est assise par terre espérant sans doute obtenir de la fraîcheur des hexagones d'argile cuite mais se relève déjà. Tout en continuant de parler, elle marche une vingtaine de pas, atteignant la partie de la pièce dont le sol est constitué d'un vieux plancher aux lattes larges et douces, avant de ralentir à côté de l'échelle en bois qui monte vers les combles. Elle tourne autour de l'échelle plusieurs fois sans y toucher ; elle effectue des petits cercles dans le rythme d'enchaînement des anecdotes de sa journée.

Je suis resté à l'écouter assis dans le canapé. Je changeais seulement de position pour la suivre plus confortablement du regard. A un moment, après la marche autour de l'échelle, elle s'est approchée du canapé et j'ai pensé qu'elle allait peut-être s'asseoir à mes côtés. Le canapé est vaste, elle ne risquait rien, elle pouvait s'asseoir à l'autre bout. Mais elle a continué vers l'extrémité de la pièce, à l'exacte opposé du coin des tommettes, vers le

meuble bibliothèque qui ne contient d'ailleurs plus beaucoup de livres. C'est là dans la bibliothèque, en s'allongeant sur une des étagères vides, qu'elle s'est installée durablement et a terminé de me raconter sa journée.

Voir Corinne emplir un des rayons de ma grande bibliothèque est émouvant. Je me lève et me dirige vers elle. L'odeur des livres flottant et sa position semi-allongée sur l'étagère vide au troisième niveau de la bibliothèque créent une alchimie sensuelle. Je m'approche d'elle et ne sent pas d'hostilité. Mais aucun élan non plus. Alors, stoppé à un mètre d'elle, de son corps chaud, je réfléchis. Je réfléchis longuement dans le silence. Puis tends le bras pour saisir au hasard un des rares livres encore empilés. Je me rassois sur le canapé ; au beau milieu cette fois.

Les détails du récit de la journée de Corinne ne m'encombrent pas vraiment l'esprit, je peux ouvrir les pages au hasard et butiner quelques phrases.

*

Elle passe lentement en revue l'étagère dans laquelle elle s'est lovée. Une étagère solide, en bois de chêne, qui pourrait accueillir et supporter plusieurs autres personnes. Elle a disposé plusieurs masques noirs dans les espaces vides, ce qui a pour effet de les remplir, de donner plus de consistance à ma bibliothèque. Je perçois aussi qu'elle hésite longuement à en revêtir un elle-même. Peut-être qu'elle hésite de peur ensuite de ne plus pouvoir l'enlever.

Un jour, plus tard, quand elle sera en confiance, nous jouerons ensemble dans ce meuble dédié normalement aux lettres et aux phrases. Nous écrirons alors de belles pages éphémères, que nous lirons en direct, juste pour le plaisir du jeu.